

Dans le livre très beau qu'elle a consacré au prophétisme tupi-guarani, Hélène Clastres (qui accompagna dans les années soixante du siècle dernier son mari Pierre Clastres dans ce qui restait de la forêt paraguayenne — restes, inutile de le dire, réduits aujourd'hui à une peau de chagrin), montre à quel point la conception que les Indiens qui vivaient là-bas se faisaient du langage était pour eux fondatrice. Un rite qu'elle restitue, lié à la naissance — c'est-à-dire à l'apparition d'un nouvel être dans un univers déjà saturé de sens — révèle clairement cette importance. Lors de la phase finale de la gestation, donc peu avant la naissance de l'enfant, il est recommandé au père de s'abstenir de toute activité (s'abstenir de « faire des choses multiples » est l'expression employée par les Indiens) et de concentrer sa pensée tout entière sur l'enfant à naître. La forme que prend cette concentration est celle d'un chemin qu'il faut

tracer dans le monde afin d'ouvrir la voie à la parole de l'enfant à venir. Symbolique, ce chemin correspond en même temps à un acte qui l'inscrit dans le réel : en effet, le père doit, et je cite désormais directement le texte d'Hélène Clastres, « lorsqu'il marche sur les chemins, fermer ceux qui bifurquent et jeter des ponts sur les rivières qu'il traverse. Il faut que la parole de l'enfant n'ait qu'un seul chemin¹. » La venue au monde d'un petit d'homme est celle d'un être parlant, et pour que cette parole ne s'égaré pas et soit reçue, il faut lui ouvrir un chemin qui soit sa propre ouverture : le chemin ainsi tracé approprie le nouveau né à sa parole et inscrit celle-ci, ou sa possibilité, dans le monde qui la reçoit. De la sorte l'être à venir est identifié à une phrase, et l'existence de tout être humain considérée comme un phrasé. La naissance, sous certaines conditions, libère ce phrasé, qui est vécu comme la signature inquiète de l'existence à venir. Pour être incarnée, libérée, la phrase qu'est chaque être humain ou que chaque être humain contient en lui, doit d'abord être tracée

virtuellement. Il s'agit si l'on veut d'une sorte de baptême, mais ce qui est donné alors à l'enfant, ce n'est pas tant le nom qu'il va porter que l'accès au langage lui-même, que ce qui lui permettra de se porter dans le monde².

À l'intérieur d'un tout autre contexte et en tenant compte notamment de la surcharge apparue avec la superposition de l'écriture, il nous est pourtant possible d'entendre comme une proximité cette identification de la parole à la venue au monde, et du phrasé à un chemin. Ce chemin, par définition, est singulier — c'est, ce ne peut être que celui d'un seul être — mais il ne peut exister qu'en venant s'inscrire (se dire) dans une langue, c'est-à-dire dans une forme de relation au monde mise au point par la communauté où l'être en question, le nouveau-né, apparaît : la langue — celle des Tupi-Guaranis, mais n'importe quelle autre aussi bien — est vécue comme le don grâce auquel peut s'ouvrir le chemin pour celui qui ne parle pas encore. Et ici la question de l'origine de la langue vient pour ainsi dire recouvrir

celle de la naissance du phraser : la naissance de la phrase ou, plus exactement, sa venue n'est en effet possible que si elle s'inscrit dans le déjà-là d'une langue donnée et pour chaque être humain apparaissant ce déjà-là de la langue est ce qui encadre et conditionne son accès au langage. Que la langue, et toute langue en l'occurrence, soit la forme performée du langage, et sa forme sans fin mais toujours diversement actualisée, ce n'est certes pas là une découverte, mais si nous superposons la question de l'origine des langues (et, donc, de l'apparition du langage) à celle de la venue, en nous, de la phrase, autrement dit si nous rapportons nos problèmes, disons, d'expression à la question de la possibilité expressive qu'est le langage lui-même, nous entrons dans une sorte de tourmente spéculative qu'il semblerait peut-être prudent de contourner mais qu'il devient pourtant inévitable de traverser dès lors que l'on considère l'existence même du langage comme une énigme, c'est-à-dire dès que nous nous penchons sur le pourquoi et le comment de sa venue.

Or cette interrogation, n'importe quel segment de parole ou d'écriture, advenant dans une langue et dans une situation de langage données, permet de la réveiller : il est même fascinant de penser qu'en parlant ou en écrivant, nous nous déplaçons à toute vitesse comme sur une crête qui franchirait un abîme. La plupart du temps, et c'est le caractère enjoué du langage, cet abîme nous ne le voyons pas, mais pourtant nous le côtoyons sans cesse en cherchant nos mots, tout comme nous le voyons béer sous l'apprentissage des langues — qu'il s'agisse de celui de l'enfant qui s'initie à la forme et à la tonalité de sa langue maternelle ou de celui que nous rencontrons lorsque nous commençons à apprendre d'autres langues. Cet abîme n'est pas, à proprement parler, celui de l'absence de langage puisque nous naissons dans son existence et qu'obscurément nous savons qu'il existe, nous précède et nous entoure. « Le soleil du langage [...] en nous ne se couche jamais », a pu dire un jour Fernand Deligny dans une lettre où il oppose cette clarté continue et peut-être

aveuglante à une autre, celle de « la Voie lactée qui traverse la nuit de l'autiste³ ». Ce qui veut dire que même si cet accompagnement est en effet continu, il est sans fin exposé, via quantité de pannes, au spectre de sa disparition dont l'autisme est l'une des formes extrêmes : il y a autour des mots comme une sorte de contour vide, que nous ressentons parfaitement quand nous ne les trouvons pas et dont peut-être, pour ce qui est de l'écriture, la fameuse et angoissante feuille blanche serait la figure emblématique. Ce que nous apercevons dans ces moments resserrés, si nous nous laissons entraîner, c'est l'antériorité absolue où le langage a dû puiser pour être et pour devenir, c'est le monde muet auquel il renvoie et d'où il provient. Insituable dans le temps mais rappelée à chaque fois que le silence suspend le phrasé, cette provenance n'a ni la consistance d'un monde que nous pourrions atteindre, ni l'obscurité d'une origine déclarée — ou perdue —, mais elle étend sous le langage l'équivalent d'une sorte de nappe phréatique, qui est aussi le songe où il puise.

Au monde où le langage apparut, chaque mot de chaque langue renvoie, chaque mot se souvient du sens auquel il a voulu répondre. Le langage est le frayage humain, c'est le répons que les hommes ont donné à l'énigme de l'exister, c'est-à-dire à l'excès qu'est l'existence. Cette énigme et cet excès sont la condition, ils inclinent au silence mais on les traverse en parlant. Le répons (le langage) n'est pas à proprement parler une réponse, c'est un écho, c'est une suite d'échos : ce que l'homme entend dans l'écho qu'il déclenche quand il parle, ce n'est pas seulement sa voix, c'est d'abord le fait même qu'il y ait du sens : le langage humain n'invente pas le sens, il doit se contenter de l'éveiller et c'est comme tel, en tant qu'il est cet écho ou ce renvoi, ce répons, que justement il se décale par rapport à ce que l'on attend de lui : quelque chose, en lui, sans fin défaille ou se dérobe. Ce qui est en jeu avec cette perte, c'est à la fois tout ce qui se ramasse dans ce qu'il est convenu d'appeler l'arbitraire du signe, à quoi il faut toujours revenir, et tout ce qui déferle quand nous submerge le

sentiment, si commun et si récurrent, de ne pas parvenir à dire ce que nous avons à dire.

Si ces deux inquiétudes se recouvrent, elles obéissent pourtant à des régimes différents : celle qui est liée à l'arbitraire du signe, et qui se déclare comme on le sait chez les enfants aussitôt qu'ils découvrent l'existence et la forme des mots, concerne avant tout le lexique, tandis que celle qui a trait au caractère maladroit ou incertain de notre parole touche à la totalité du langage et par conséquent au phraser lui-même. L'incertitude quant aux termes que l'on utilise vient colorer le doute qui enraye le phraser, mais elle se déploie d'abord tout entière à l'intérieur de l'énigme qu'est pour nous l'origine de la désignation. L'« état paradisiaque » du langage dont a parlé Walter Benjamin, qui repose sur une quasi innocence de la désignation et, à travers elle, sur une transparence intégrale entre les mots et les choses, est bien entendu, du point de vue de Benjamin lui-même, une fiction. Mais la « langue adamique » qu'il induit a beau n'avoir pas d'autre

existence que celle d'une sorte d'esperanto spéculatif, elle fonctionne pourtant comme une asymptote jamais rejointe ou comme un horizon perdu. À cet égard elle ressemble à cette « langue parfaite en cela que seule » que l'on peut imaginer comme le spectre inversé de la célèbre formule qu'invente Mallarmé dans *Crise de vers* lorsqu'il évoque les langues « imparfaites en cela que plusieurs ». En tout cas, la fiction de cette langue « suprême », comme celle de la dénomination adamique, le montrent : c'est par l'évocation d'une dénomination transparente et heureuse grâce à laquelle les noms acquerraient d'emblée un pouvoir intégral de présentation que nous pouvons nous figurer plus facilement le manque à gagner qui travaille au cœur du langage : si phraser (parler, écrire) c'est chercher ses mots, alors il faudrait que ceux-ci puissent outiller cette recherche en ne présentant eux-mêmes aucun défaut de fabrication : c'est dans cet écart que s'était engouffrée la fantaisie étymologique du *Cratyle*, et c'est de lui que dérive le doute platonicien quant à la véridicité

des noms. Créés par les « fabricants de noms⁴ » (*onomatourgoï*), les noms, selon Socrate, on s'en souvient, ne peuvent en tant que tels aucunement échapper à leur défaut initial, qui est, justement, d'être, au même titre que les images, des sortes d'imitations. Mais à cette interrogation, qui porte sur l'outillage ou les pièces détachées du langage, le langage lui-même échappe, et c'est du côté de sa nécessité que sans doute il convient de se déporter pour aboutir, non à une généalogie, mais à ce qui la fonde. En allant non pas en direction de la fabrique des noms et de ses avatars, mais en direction de l'espace de pensée qui a rendu cette fabrication possible et nécessaire. Espace que nous ne pouvons nous représenter mais dont chacun des mots que nous employons, issu d'un très long voyage, est tributaire. Alors qu'il n'est aucunement possible de restituer le mouvement par lequel les noms et les verbes, les mots, un jour, ici ou là, ici et là, sont venus, nous savons que ceux que nous employons sont les lointains descendants des premiers vocables que les hommes utilisèrent, et cela

quels qu'aient pu être les cheminements qui les ont conduits de ce que Herder dans son *Traité sur l'origine des langues* appelle le « Panthéon sonore⁵ », des origines jusqu'à nos usages actuels.

À cette préoccupation généalogique, tout en ouvrant des pistes spéculatives pleines de ressources, les observations forcément lacunaires de la paléolinguistique et les recherches des neurosciences sur le dépliement progressif des capacités cognitives des êtres humains n'apportent malgré tout que de fugitives lueurs, et il n'y a au fond pas grand chose à changer au constat que pouvait faire Wilhelm von Humboldt, à l'orée du XIX^e siècle : « séparés par un intervalle immense de l'origine des langues, ne pouvant guère nous transplanter dans les idées et les sensations de ceux qui les premiers proférèrent ces sons qui par mille et mille altérations sont venus jusqu'à nous, vivant très probablement sous un ciel, sur un sol, au milieu d'un monde d'objets entièrement différents, nous ne pouvons que rarement retracer avec exactitude les rapports délicats dont

l'observation leur a fait allier certains sons à de certains objets⁶ ». Par-delà cette impossibilité et ce qu'elle a d'obsédant — assister à la naissance de la parole, voir se dérouler en accéléré (comme dans ces documentaires botaniques où l'on voit les plantes croître et les fleurs éclore) le film de l'apparition des mots et des phrases serait vertigineux! — nous pouvons tout de même laisser se rouvrir en nous le scénario de notre venue au langage, non seulement avec ce que nous en dit son éternel retour dans la bouche des enfants, mais aussi et surtout avec ce qui est en jeu aussitôt qu'un mot nous résiste ou semble nous entraîner dans une direction qui n'est pas celle que nous avons désirée : en effet, ce qui se révèle alors, c'est la puissance et l'épaisseur d'une volonté de dire qui n'a pas encore trouvé ses mots ou qui, les trouvant, éprouve qu'ils ne sont pas les bons. Quelle est la nature de cette volonté, et d'où tire-t-elle l'énergie qui lui permet d'évaluer l'efficacité de sa performance?

Table

| | |
|----------------------------|----|
| Naissance de la phrase | 7 |
| Le recommencement du poème | 39 |
| Notes | 67 |